

eman ta zabal zazu



Universidad
del País Vasco

Euskal Herriko
Unibertsitatea



Madame de Genlis, ou être femme de lettres dans un siècle d'hommes

Xima Zubillaga Puignau

Degré en Philologie

Spécialité en Philologie Française

Tuteur : Juan Manuel Ibeas Altamira

Année académique : 2017 / 2018

Abstract

Le XVIII^e siècle est conçu de nos jours comme le siècle qui a déclenché le génie philosophique et artistique, ainsi que les bouleversements sociaux et historiques sur lesquels s'est fondé notre société . Cependant, les changements sociohistoriques et la production artistique de ce siècle sont souvent attribués au territoire masculin, pendant que le génie féminin restait omis ou étouffé. Il y a eu pas mal de voix féminines qui se sont développées à cette époque dans tous les arts, mais qui ont été reniées par le pouvoir masculin et le déroulement de l'histoire. Les rares productions littéraires féminines qui ont survécu à ce siècle ont dû s'adapter aux règles et codes que la gent masculine établissait pour toutes les femmes qui osaient écrire, mais malgré ces contraintes, il y a eu un grand nombre d'écrivaines qui ont osé défier les normes. Ce travail souligne la figure de Madame de Genlis comme un exemple de femme de lettres qui a su prospérer et acquérir un prestige réservé aux hommes. Pour ce faire, on commencera par analyser la société du XVIII^e siècle afin de la montrer comme une structure qui encourageait les femmes à s'instruire intellectuellement dans certains domaines mais qui à même temps, les limitait aux espaces réduits liés toujours à la vie maritale ou familiale. De la même façon, on approfondira sur la figure de l'écrivaine du XVIII^e siècle dans le but d'établir ses limitations au moment d'écrire ainsi que de détailler les contributions que l'écrivaine de ce siècle a fait en s'adaptant aux contraintes qui lui étaient imposées. On étudiera la figure de la comtesse de Genlis comme une des représentantes de ces femmes de lettres qui ont pu se distinguer grâce à ses mérites de travail et littéraires. On gardera en vue sa vie et son œuvre littéraire, son poste de gouverneur auprès des enfants d'Orléans et surtout, son roman *La Femme auteur*, œuvre de fiction publiée en 1802 qui avertit et prévient du danger de devenir auteure. Madame de Genlis peut non seulement servir comme une figure de femme de lettres qui a su développer son génie à l'intérieur des codes littéraires dictés par le pouvoir masculin, mais aussi comme exception qui a pu se détacher de ces codes et écrire comme moyen de gagner sa vie, et qui a réussi à occuper un poste jusqu'à ce moment-là consacré à l'homme.

Mots clés : littérature ; genre ; XVIII^e siècle ; femmes auteures ; Madame de Genlis.

Table de matières

Abstract.....	i
1. Introduction.....	1
2. Le XVIIIe siècle : un siècle d'hommes	2
3. Rôle et position des écrivaines au XVIIIe siècle	4
4. Madame de Genlis : une des auteures de plus prolifiques du XVIIIe siècle	6
4. 1. Vie et œuvre de Madame de Genlis	6
4. 1. 1. Labeur comme « gouverneur ».....	8
4. 2. La femme qui savait « trop ».....	10
5. Sur <i>La Femme auteur</i>	12
5. 1. Perspective de <i>La Femme auteur</i> sur le rôle de la femme écrivaine du XVIIIe siècle.....	13
5. 1. 1. Femme intelligente, mais pas femme auteure	14
5. 1. 2. Pourquoi ne pas écrire	15
5. 2. Danger de devenir une femme auteure au XVIIIe siècle	17
5. 2. 1. On écrit ; mais comment ?.....	17
5. 2. 2. « Je vous l'avais bien dit ; je vous l'avais prédit »	18
6. Conclusion	20
Bibliographie	22

1. Introduction

Virginia Woolf (4) disait, au début du XXe siècle dans *A Room of One's Own*, qu'une femme devait avoir une chambre — une place propre — et de l'argent pour pouvoir écrire. Pensons, donc, quelle pouvait être la situation d'une femme de lettres deux siècles plus tôt. En effet, la figure de la femme de lettres était presque inexistante, devant faire face à une société dominée par la créativité, le génie et le pouvoir mâle. La femme qui se décidait à écrire devait premièrement faire face à un ensemble de préjugés ayant comme but d'éviter qu'elle entre dans le territoire masculin. Puis, elle devait avoir effectivement de l'argent, ainsi que sa propre chambre, comme Woolf déclarait. Mais surtout, la femme de lettres devait absolument écrire sur les quelques thèmes que le pouvoir masculin lui dictait, et devait rester à l'intérieur de certaines bornes artistiques imposés par la gent masculine.

Évidemment, l'histoire nous a démontré qu'il y a toujours des exceptions qui échappent aux rôles établis : la femme de lettres Stéphanie Félicité du Crest de Saint-Aubin, par son mariage comtesse de Genlis, était une de ces exceptions. Dans ce travail, on va analyser sa figure et son œuvre gardant en vue l'époque où elle s'est formé et où elle a construit son personnage, le XVIIIe siècle — un siècle que, malgré les mots de Élisabeth Vigée Le Brun (« Les femmes régnaient alors, la Révolution les a détrônées »¹) — on pourrait caractériser de « masculin », tenant compte que les avancées scientifiques, sociaux et intellectuels des Lumières ne pouvaient réellement s'appliquer qu'à l'émancipation du pouvoir masculin. Ainsi, la femme en ce siècle « moderne » reste plutôt soumise aux schémas établis par l'Ancien Régime. Ensuite, on abordera la position de la femme écrivaine de ce siècle, mentionnant les limitations et les règles non-écrites qu'elle devait suivre. Dans la même ligne, on approfondira sur la figure d'une des rares femmes auteures, Madame de Genlis, en prêtant particulière attention à son œuvre littéraire ainsi qu'à son labeur comme « gouverneur » et éducatrice des enfants du duc d'Orléans. Finalement, on analysera la pensée et la critique de son œuvre

¹ Voir ses mémoires, réédités en 2009 : Vigée Lebrun, Louise-Élisabeth. *Souvenirs 1755 – 1842* : « Les femmes régnaient alors, la Révolution les a détrônées ». Paris : Tallandier, 2009.

de même que l'avertissement que Madame de Genlis adresse dans sa nouvelle *La Femme auteur* aux femmes qui se décidaient à écrire.

2. Le XVIIIe siècle : un siècle d'hommes

Le XVIIIe siècle se caractérise pour avoir été le siècle où sont forgés les piliers de la modernité. Comme le signale Nicole Masson (16), après le royaume du Roi-Soleil, l'administration de l'Ancien Régime cherche à « asseoir le pouvoir central du souverain » et à « unifier le royaume », c'est-à-dire, à exercer plus d'autoritarisme en faveur d'un État monarchique. Néanmoins, cet État se caractérise par un « endettement permanent » et des « graves crises ». À même temps, les frappants avantages de certains, les inégalités parmi la population — surtout du côté de la campagne, où les différences entre les propriétaires terriens et les paysans sont de plus en plus profondes —, et les fondements déficients d'un système qui se base sur le principe des privilèges, déboucheront sur une succession de crises politiques et protestes sociales. Celles-ci seront suivies par la Révolution de 1789 (Masson 16-17).

Le XVIIIe siècle est aussi appelé le siècle des Lumières : fleurissent les sociétés intellectuelles et les salons où des hommes dédiés à la vie intellectuelle, la philosophie et les sciences, défendent la liberté d'esprit et revendiquent « l'héritage d'un Socrate ou d'un Montaigne, qui se méfient de leurs propres connaissances », en dédaignant toujours tous les dogmatismes (Masson 43). Le modèle politique, économique, religieux et philosophique anglais fascinera et inspirera les hommes de lettres français du XVIIIe siècle (44). Le sensualisme de John Locke (1637-1704) sera diffusé et puis radicalisé sous la forme du matérialisme et ces deux courants réuniront des philosophes comme Voltaire, Diderot ou Rousseau. *L'Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, la somme de savoirs du XVIIIe siècle, proposera d'après Masson (48), une nouvelle culture « intégrant parfaitement sciences et arts » et contribuera à universaliser les philosophes et ses idées.

Cependant, où sont les femmes ? Le XVIIIe siècle est une période qui bouleverse toutes les questions politiques, sociales et idéologiques de l'Ancien Régime ; et néanmoins, très peu de femmes ont pu se distinguer dans un siècle qui a donné certains des meilleurs écrivains et philosophes de l'histoire moderne. Au siècle des

Lumières, la femme est un sujet fondamental de débat des discours philosophiques (Vázquez 49-50) et elle est, bien entendu, le personnage principal des représentations artistiques (Zemon Davis et Farge 11) ; les événements religieux et culturels les aideront à se tracer des nouveaux chemins dans sa relation avec le monde (13) ; les reines et les princesses, les favorites et les dames de la cour « participent » à la politique (15)... Mais en vérité, les discours contrôlent la femme ; les espaces où elle habite, se produit et pense sont marqués par des règles et des interdictions et elle n'est jamais libre ni de son corps ni de son destin (14-15). Madame de Genlis illustre assez clairement ce que c'était que de naître femme — dans son cas de l'aristocratie — à cette époque :

On me fit arracher deux dents ; on me donna un corps de baleine qui me serrait à l'excès, on m'emprisonna les pieds dans des souliers étroits, avec lesquels je ne pouvais marcher ; on me mit trois ou quatre mille papillotes sur la tête ; et, pour m'ôter mon air provincial, on me donna un collier de fer.

Mémoires 48.

Les grandes figures de ce siècle, les philosophes, ne parlent plus de la femme comme le faisaient les penseurs de la Renaissance, d'après Godineau (182) : les vieilles théories médicales et l'affirmation que la femme est physiologiquement un homme raté, perdent leur valeur. Cependant, la majorité des auteurs des Lumières défendent les différences « naturelles » entre les femmes et les hommes. Ces différences physiques conduisent à des différences de « sexe », voire « morales » : « le mâle n'est mâle qu'en certain instants » affirmait Rousseau ; « la femelle est femelle toute sa vie, du moins toute sa jeunesse ; tout la rappelle sans cesse à son sexe » (*Émile* 253). Les beaux-esprits échangent avec les femmes et admirent parfois leur intelligence, mais doutent toujours de leurs possibilités intellectuelles et la majorité défend « l'idée d'une nature féminine séparée et inférieure » (187). Ainsi, les philosophes en faveur de l'égalité des sexes restent une minorité isolée.

Dans un siècle — on dirait, plutôt, masculin — où l'égalité entre les deux sexes reste lointaine et les possibilités de la femme pour se distinguer par ses mérites (littéraires, philosophiques ou politiques, peu importe) sont encore rares, une bonne partie des penseurs insiste sur la nécessité d'instruire et de former intellectuellement les femmes : Geffriaud (183) signale que l'homme du XVIIIe siècle accepte que la femme acquière des connaissances, et l'encourage à l'étude, toujours en les limitant à quelques

disciplines. Disciplines qui seront utiles dans leur mariage et auront comme but de n'avoir pas comme épouse « une jolie femme dont la tête est vide d'idées et de connaissances » (Mme de Ferrières qtd. in Godineau 201), et par conséquent, un mariage heureux.

La comtesse de Genlis ne se distingue pas par sa défense des femmes (« la femme [...] n'est pas faite pour *commander* et pour régner », *De l'influence* xix), mais elle insiste sur la nécessité d'instruction et de sagesse chez les femmes. De fait, Madame de Genlis explique que la femme instruite est capable d'arriver à un poste d'influence à condition qu'il ne soit pas un poste de politique, puisqu'elle doit s'occuper de ses enfants (Naudin 183).

Le changement historique de ce siècle concerne tous les niveaux de la société : un nouveau modèle politique l'emporte sur l'Ancien Régime ; un scepticisme généralisé commence à s'opposer à l'Église et ses dogmes — même si sur le plan politique, social et intellectuel ceux-ci constituent un cadre majeur (Masson 15) — ; en somme, une nouvelle façon de penser se développe grâce aux Lumières. Néanmoins, le siècle reste un siècle d'hommes, puisque tous ces changements affectent à la position de l'homme-«mâle» en société. La femme continue dans l'espace qui lui a été alloué. Très peu de gens défendent l'égalité entre les deux sexes, car l'idée générale est que dû aux différences physiques, la femme est un être inférieur. Cette femme doit être bien instruite — pour satisfaire les désirs conjugaux de l'homme —, elle peut être musicienne et parfois écrivaine, toujours sans oublier ses besoins naturels de maternité ni ses enfants (Genlis, *De l'influence* xxi). Cependant, il y a toujours des exceptions qui échappent aux schémas établis. Au siècle des folles marquises, on trouve plusieurs femmes qui se détachent de leurs espaces réglés et commencent à s'immiscer dans les espaces consacrés aux hommes. Tel est le cas de la femme de lettres qu'on va analyser dans ce travail : Madame de Genlis.

3. Rôle et position des écrivaines au XVIIIe siècle

Masson (95) signale que c'est pendant le XVIIIe siècle que l'écrivain et l'artiste commencent vraiment à avoir un statut social. En effet, ceux-ci sont considérés comme « dilettantes » et leur travail n'est pas contemplé comme une activité «réputée

lucrative». L'appréciation de Masson, bien entendu, se réfère aux hommes écrivains ainsi qu'aux hommes artistes. Imaginons, donc, quel pouvait être la place de la femme artiste ou de la femme écrivaine à cette époque.

Premièrement, l'œuvre qu'une auteure écrit sera, par définition, imparfaite et inintéressante : elle appartiendra, uniquement du fait d'avoir été écrite par une personne du « beau sexe », à un genre mineur (Simonin 151). Ainsi, l'auteure doit solliciter de l'indulgence mentionnant son jeune âge, son inculture et surtout, sa nature (154) comme le faisait Marguerite de Navarre dans l'avis au lecteur des *Marguerites de la Marguerite des Princesses* (qtd. in Simonin154) :

Si vous lisez ceste œuvre toute entière,
Arrestez vous, sans plus, à la matière,
En excusant, l'arythme et le langage,
Voyant que c'est d'une femme l'ouvrage.

Qui n'a en soy science, ne sçavoir.
[...]

Autres écrivaines, tel Madame de Genlis, reconnaissent en avant-propos que certains genres, appartiennent seulement aux hommes, car trop exigeants pour les femmes :

Le manque d'études et l'éducation ayant dans tous les temps écarté les femmes de la carrière littéraire, elles ont montré leur grandeur d'âme, non en retraçant dans leur écrits des faits historiques, ou en présentant d'ingénieuses fictions, mais par des actions réelles ; elles ont mieux fait que peindre, elles ont souvent, par leur conduite, fourni les modèles d'un sublime héroïsme.

De l'influence iii-iv

Dulong (440) remarque que le fait d'être auteure impliquait de n'avoir personne à charge, ainsi que de n'avoir aucune situation sociale à protéger. Les auteures ne pouvaient se permettre d'écrire que sur ce qu'elles lisaient ; c'est-à-dire, elles ne pouvaient produire que de la littérature religieuse ou moralisante. Il est évident que les femmes auteures du XVIIIe siècle ne pouvaient écrire que des traités moraux et des manuels de civilité, car en quelque sorte, l'écrivaine qui essayait d'aller au-delà était

automatiquement critiquée ou attaquée. Dulong mentionne le cas de Sophie von La Roche (1730-1807), écrivaine qui possédait un bon statut social, mais qui a été critiquée par ses collègues — masculins et féminins — du fait d'avoir publié un roman à succès. Malgré tout, plusieurs femmes de lettres ont essayé de toucher d'autres sujets à même temps qu'elles respectaient ces limitations. Même si plusieurs d'entre elles sont aujourd'hui presque inconnues, elles peuvent être considérées comme les exceptions qui ont su traverser les frontières imposées à leur production artistique.

Donc, les femmes ne peuvent écrire que certains genres littéraires — la tragédie, l'essai historique ou philosophique et la poésie épique, par exemple (Simonin 155) — et elles doivent souvent se cacher derrière un pseudonyme ou un nom emprunté, mais elles n'hésitent pas à inventer des nouveaux genres : tel le drame bourgeois pour Françoise de Graffigny, ou le théâtre d'éducation pour Madame de Genlis. Ces nouveaux genres, évidemment, seront toujours considérés comme des genres mineurs. Genres qui fonctionneront, d'après Madame de Staël, comme procédure pour s'inventer « un espace de liberté, une espèce de refuge » (Hersant 104). Ainsi, dans ces genres inventés — même si plus tard elles « oseront » écrire des genres majeurs — les femmes écrivaines brilleront, et il y en aura même des femmes qui pourront vivre de l'écriture, comme Madame de Genlis.

4. Madame de Genlis : une des auteures de plus prolifiques du XVIIIe siècle

4. 1. Vie et œuvre de Madame de Genlis

« Who, in Europe, has not heard of Madame de Genlis ? ». Ainsi commence l'article « Characters of Contemporary Foreign Authors and Statesmen » consacré à Mme de Genlis publié par la *London Magazine* en 1828. En effet, Madame de Genlis (1746-1830), une des pédagogues, musiciennes et écrivaines les plus célèbres du XVIIIe siècle et du premier XIXe, était une des auteures les plus lues de son époque, comme le journal anglais nous annonçait dès le début de l'article. Presque inconnue de nos jours, Mme de Genlis laisse derrière elle une énorme production qui s'étend à environ 140 volumes. Ces œuvres, touchant des genres si variés que le roman épistolaire (*Adèle et*

Théodore, 1782), le théâtre d'éducation (*Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, 1779-1780), les œuvres moralisantes (*Le La Bruyère des domestiques*, 1828), théologiques (*La Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*, 1787), ou historiques (*Abrégé des mémoires ou journal du marquis de Dangeau*, 1817) parmi d'autres, font de cette auteure une figure remarquable dans un siècle dominé par les hommes auteurs et la « nouvelle philosophie ».

Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, future comtesse de Genlis, est née le 21 janvier 1746 à Champcéry, près d'Issy-l'Évêque. Fille d'un noble de province ruiné, elle a passé presque toute son enfance avec sa mère, une dame « sérieuse, sévère, imposante », selon la comtesse (*Mémoires* 90), qui lui a inculqué une éducation *bizarre*, qui a provoqué un mélange « à la fois religieux et romanesque » (63). Son éducation se basait sur l'interprétation, la danse et surtout, l'étude de la musique. Depuis son plus jeune âge elle est devenue une vertueuse de la harpe (Naudin 178).

En 1763, elle se marie en secret avec le jeune officier de marine Charles Alexis Brulart, comte de Genlis (Beaumarchais et al 713). Grâce à son mariage et à la protection des familles Puisieux et Montesson, Madame de Genlis entre dans les cercles de la haute aristocratie et grâce à son talent musical avec la harpe elle devient une figure assidue et célèbre aux salons et bals de l'époque (Naudin 178). Le duc de Chartres (futur Philippe Égalité) est introduit à Madame de Genlis par Madame de Montesson, tante de la comtesse et maîtresse du duc d'Orléans (le père du premier). Montesson présente le duc de Chartres à Madame de Genlis, et ils développent rapidement « une tendre amitié » (Beaumarchais et al. 713). Par la suite de cette liaison, la comtesse sera nommée gouverneur des enfants d'Orléans (qui étaient princes de sang). Ce poste n'avait été occupé jusqu'alors que par des hommes.

D'après Beaumarchais et al. (896), au début, Madame de Genlis défend la Révolution, mais après l'arrestation du roi elle manifeste son goût pour l'ordre. À partir de 1793 elle va s'exiler, elle continuera à écrire pour gagner sa vie et elle restera la protectrice de la fille du duc d'Orléans. Le frère de celle-ci, qui avait été élevé par la Genlis, après son retour en France — après la Terreur, l'Empire, Waterloo et la Restauration — deviendra le roi Louis-Philippe en 1830 (Moers 219). Quant à Madame de Genlis, elle revient en France en 1800 et elle « poursuit ses activités de femme de

lettres». Les textes moralisants, historiques et antiphilosophiques de l'auteure à cette époque se caractérisent par une pensée très religieuse et rigide comme correspondait à l'époque (Reid 9).

Le caractère difficile et le fanatisme religieux de la comtesse de Genlis l'opposaient aux philosophes (*Dictionnaire* 896). Opposition qui se maintiendrait pendant toute sa vie. L'auteure montre ses divergences envers le parti des philosophes depuis très jeune (« voici la première origine de mon aversion pour Voltaire » *Mémoires* 66), mais dans l'œuvre *La Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable Philosophie* (1787) Madame de Genlis non seulement conteste les idées philosophiques des athées, mais elle les nie avec acharnement :

Malgré toutes ces preuves de l'immortalité de l'âme, et beaucoup d'autres, dont le détail formerait des volumes, il a existé des hommes [...] qui, sous le nom de *Philosophes*, voulant dissimuler, et cachant mal une ambition extravagante, un orgueil effréné, ont cru qu'à l'abri d'un titre important, ils pourraient se livrer avec audace au délire de leur imagination. [...] Ayant trouvé de vieilles armes rouillées et brisées, ils les aiguisèrent avec art ; elles parurent neuves et brillantes et ils laissèrent croire aux ignorants qu'ils les avoient fabriquées : alors, ils entreprirent de détruire la Religion.

Genlis 17-18.

Genlis, à travers ses *Mémoires* — œuvre qui d'après Naudin (183), n'est pas très véridique — se représente comme une femme qui a su s'adapter à toutes les circonstances et qui, grâce à sa détermination et intelligence, est devenue une pédagogue excellente, ainsi qu'une écrivaine très prolifique et très lue. Ainsi, la comtesse a gagné un prestige et un pouvoir qu'à l'époque n'appartenaient qu'au sexe masculin.

4. 1. 1. Labeur comme « gouverneur »

Le labeur de la comtesse comme gouverneur des princes de sang mérite d'être étudié en profondeur, car ce poste avait toujours été occupé par un homme, et Madame de Genlis était la première femme à réaliser ce travail.

Madame de Genlis manifeste une inclination pour l'enseignement depuis son enfance (« Dès ce temps j'avais le goût d'enseigner aux enfants et je m'étais fait maîtresse d'école d'une singulière manière » *Mémoires* 59), penchant que selon Sainte-Beuve peut se traduire en manie (« Son originalité la plus réelle consistait en cette vocation et cette verve de pédagogie poussée jusqu'à la manie » 37). Cependant, sa carrière comme pédagogue ne commence qu'en 1772. En effet, elle devient la dame de compagnie de la duchesse de Chartres, et entre ainsi dans la société du Palais-Royal. Les rumeurs de l'époque ont indiqué qu'à la même époque la comtesse est devenue maîtresse du duc de Chartres, futur Philippe-Égalité. Sept ans après, en 1779, elle entre à Belle-Chasse, pavillon construit à la demande du duc de Chartres et fait à partir des plans de Madame de Genlis, où elle va se consacrer à l'éducation des jeunes princesses loin de l'ambiance du Palais Royal. Elle s'y installe avec sa mère, ses deux filles — Caroline et Pulchérie —, les deux princesses de la famille royal — mademoiselle d'Orléans et mademoiselle de Blois— et leurs femmes de chambre. À partir de ce déménagement, Madame de Genlis partage sa vie entre les labeurs d'éducatrice et quelques apparitions en société (Brouard-Arends 8). Et alors en 1782 elle est nommée gouverneur — mot choisi par elle — des enfants d'Orléans, étant la comtesse la première femme occupant ce poste. L'adjudication du poste à Madame de Genlis a été scandaleuse non seulement parce qu'il était inconcevable qu'une femme puisse être en charge de l'éducation des princes, mais aussi à cause de l'affaire de Madame de Genlis avec le père des enfants dont elle avait charge (Brouard-Arends 9).

Le poste de gouverneur — «L'objet du gouverneur n'est pas d'instruire son élève dans les Lettres ou dans les Sciences. C'est de former son cœur par rapport aux vertus morales, et principalement à celles qui conviennent à son état ; et son esprit, par rapport à la conduite de la vie, à la connaissance du monde et des qualités nécessaires pour y réussir », d'après l'entrée « Gouverneur d'un jeune homme », de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert — que Madame de Genlis a obtenu a généré à l'époque une énorme controverse, à cause effectivement, de l'origine royale qu'avaient les enfants dont elle s'en occupait. Le changement du mot féminin habituel pour les femmes vers celui du genre masculin propre aux hommes (gouvernante > gouverneur) signifiait surtout la mise en place définitive de la femme au poste d'éducateur et impliquait en second lieu, que la comtesse était bien capable d'élever des princesses ainsi que des princes (Moers 214).

C'est à cette époque de gouverneur, d'après Sainte-Beuve, que la comtesse vit la plénitude de sa vocation (« elle avait rencontré vraiment la plénitude de son emploi et de son génie » 31) puisqu'elle a eu la possibilité d'élever « comme elle l'entendait » (27) des jeunes filles et plus particulièrement des hommes et des princes, dont l'un est devenu roi. Elle a créé et a pratiqué sa propre réforme ayant comme base la méthodologie créée par J.-J Rousseau. Cette réforme incluait des méthodes d'éducation pratiques comme la représentation théâtrale de la matière à apprendre ou l'apprentissage des langues avec des gens de services de différentes nationalités (Sainte-Beuve 30-31) :

Chacun de ses élèves avait un petit jardin [...] et le jardinier qui les dirigeait ne leur parlait qu'allemand. Mais si l'on jardinait en allemand, on dinait en anglais, on soupait en italien ; le français se parlait bien assez dans les intervalles.

Madame de Genlis a acquis une grande réputation en tant qu'éducatrice des enfants d'Orléans et de plusieurs autres enfants qu'elle a adopté. Pour mettre en valeur son travail, elle a écrit nombreuses œuvres de fiction pédagogique (Moers 214), ainsi que des livres décrivant ses expériences et croyances autour l'éducation (Naudin 179).

4. 2. La femme qui savait « trop »

Madame de Genlis, à travers les documents de l'époque (« who can deny her genius, her humility, her benignity and kindness of heart [...] ? » *London Magazine* 76) et les œuvres qui ont été publiés après, a été décrite comme une personne savante, musicienne excellente, et femme ambitieuse et indépendante — Moers (218) affirme que la comtesse, afin de maintenir son indépendance, a refusé d'être membre de l'Académie Française —. L'aversion pour sa personne de la part de tout le monde, comme le spécifie *London Magazine*, peut-il être une coïncidence ? N'oublions pas ce que disait Rousseau dans *Lettre à d'Alembert* à propos de l'accès de la femme à la culture :

Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun, et n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légèreté d'esprit, du goût, de la grâce, quelquefois même de la philosophie et du raisonnement.

Rousseau, *À d'Alembert* 555-556

On ne va pas enquêter sur les convictions religieuses de Madame de Genlis, raison qui semble être principale pour l'opposition entre « le monde intellectuel » et Madame de Genlis. Pourtant, il faut approfondir dans les succès et qualités de cette femme, qui ont été également dérangeantes pour une société qui ne permettrait pas que les femmes soient ni intelligentes, ni ambitieuses, ni indépendantes. Sainte-Beuve (19-20) lui consacre tout un essai analysant son héritage en tant qu'écrivaine et éducatrice. Cependant, en se référant à ses vertus, il ne manque jamais une nuance d'ironie qui provoquerait la méfiance envers une femme de lettres de la part du lecteur :

Une femme-auteur, c'est en effet ce que Mme de Genlis était avant toute chose, et la nature semblait l'avoir créée telle, comme si c'était là désormais une des fonctions essentielles de la civilisation et de la vie : Mme de Genlis aurait certainement inventé l'écrivoire, si l'invention n'avait pas eu lieu auparavant.

Sainte-Beuve reconnaît l'œuvre prolifique de Madame de Genlis, et reconnaît de la même façon ses innovations et ses méthodes efficaces dans le cadre de l'éducation. Cependant, le lecteur de l'article publié au troisième volume de *Causeries du lundi* est invité en tout moment à douter de la légitimité de l'auteure, ainsi que de ses diverses connaissances :

Ouf ! je m'arrête ; on voit que je n'exagère rien : on n'a jamais été plus décidément *écrivaine* que Mme de Genlis ; elle offre le type de la race, mais sans rien d'exclusif ; l'écrivoire n'est qu'un de ses instruments. Elle sait tout faire et comment tout se fait, elle s'entend au cidre comme à la harpe.

Sainte-Beuve 25

En vérité, non seulement Madame de Genlis a abordé une infinité de disciplines — l'écriture, le théâtre, la musique, la médecine... — mais en plus elle a toujours su apporter ses nouveautés. D'un côté, elle est devenue le Gouverneur des princes de sang, nomination qui a provoqué plusieurs commentaires satiriques et même salaces, d'après Moers (218). Dans ce poste, elle a créé une méthodologie innovatrice qui dédiait chaque moment de la journée, chaque repas, sortie et loisir à la formation de l'âme, de l'esprit et du corps. D'un autre côté, étant donné que certains genres littéraires étaient réservés aux hommes, car « trop exigeants pour les femmes » (Simonin 151), la comtesse «magnifie» l'écriture en mineur en inventant des genres, comme le théâtre d'éducation. Dans ce type de genre mineur, Simonin (161) détaille que l'enfant est le fil conducteur du théâtre

d'éducation : il est sujet des pièces, objet des leçons dispensées et acteur des représentations.

Nous percevons donc Madame de Genlis comme une femme moderne pour la société du XVIIIe siècle. Elle a créé sa propre réforme au cadre de l'éducation ; même si aujourd'hui cette réforme peut sembler démodée, pour son époque elle contenait des méthodes peu connues et très efficaces. Puis, elle a été décrite comme une personne savante, qui a « connu presque toutes les littératures » (*Mémoires* 42) et les arts du XVIIIe siècle. Elle a réalisé un travail multidisciplinaire, laissant des œuvres dans des domaines si diverses que le théâtre, la prose, la poésie, la musique, la religion, la philosophie ou même la médecine. De ce fait, Madame de Genlis peut être considérée comme une femme qui a bouleversé la scène sociale de cette période et qui a pu occuper la place consacré à l'homme. Peut-être pour cette raison-ci, elle s'est engagée « dans des guerres interminables », comme elle avoue dans ses *Mémoires* (43) et elle a laissé derrière elle un bataillon d'adversaires qui s'est permis de la critiquer et de l'attaquer :

Comme tout renchérit, disait un amateur !
Les œuvres de Genlis à six francs le volume !
Dans le temps que son poil valait mieux que sa plume,
Pour douze francs j'avais l'auteur !

Chroniques pittoresques 383.

5. Sur *La Femme auteur*

Parmi la vaste production de Madame de Genlis, se détache la nouvelle *La Femme auteur*, œuvre qui comprend des échos très modernes. La nouvelle, publiée en 1802, fait partie du troisième volume des *Nouveaux contes moraux*. L'œuvre raconte une histoire d'amour entre deux membres de la haute aristocratie fréquentant les fêtes, les réceptions et les bals de la cour de Louis XVI, et analyse également les sentiments du couple. Ensuite, l'œuvre reflète les « multiples contraintes » de la société de cette époque, où le comportement et les sentiments de la femme sont constamment réglés (Reid 10). Mais particulièrement, la nouvelle raconte comment devait écrire une femme appartenant à la société aristocratique du XVIIIe siècle, et surtout, ce qu'elle ne devait pas faire afin de survivre dans cette société.

Natalie et Dorothee sont deux sœurs orphelines de la haute société. Les deux sœurs possèdent des « agréments et les qualités du cœur et de l'esprit » (Genlis, *La Femme auteur* 20). Natalie, le personnage principal du récit, est cependant inférieure à sa sœur, puisqu'elle garde une énorme curiosité qui l'emmène à vouloir apprendre et à se cultiver. Elle aime aussi écrire, tâche que sa sœur condamne : qu'une femme devienne auteur équivaut à perdre son repos, la « bienveillance des femmes, l'appui des hommes » (Genlis 28). Natalie perd son époux et rentre à Paris. Là, elle rencontre Germeuil, homme délicat, poli et cultivé qui maintient une affaire secrète avec la comtesse de Nangis. Germeuil et Natalie commencent une relation d'affectivité qu'après le décès de la comtesse de Nangis va se renforcer.

Néanmoins, tout change quand Natalie publie son ouvrage de manière accidentelle — elle le fait pour réunir de l'argent et libérer d'une prison injuste des amis de son père — . Cette action a des conséquences inattendues : l'œuvre a du succès et Natalie profite des fruits de sa passion pour les arts. Cependant, la publication de l'ouvrage et le fait que Natalie ait été auteur durant toute sa vie, contrarie Germeuil, qui ne la voit plus « avec les mêmes yeux » (Genlis 78). Peu à peu, la relation se refroidit et à la fin ils arrivent à mettre fin à ses fiançailles. La Révolution arrive, Germeuil et Natalie quittent la France ; Dorothee, la sœur de Natalie, rentre en France et demande à sa sœur d'y rentrer. Natalie, entièrement consacrée à la littérature et aux arts, perd toute sa fortune.

La nouvelle, miroir déformé de la vie de Genlis, peut servir pour comprendre la mauvaise situation à laquelle devaient faire face les femmes auteures du XVIIIe siècle, ou bien pour nous avertir des dangers d'être une femme auteure à cette époque. Ainsi, le narrateur du récit établit que Dorothee, parce qu'elle a eu « une prudence parfaite et une raison supérieure » (Genlis 99) et parce qu'elle a su vivre dans le rôle de femme aristocratique que la société de l'époque réglait, a toujours été plus heureuse que sa sœur. Ici on essaiera d'analyser les deux questions posées par la nouvelle.

5. 1. Perspective de *La Femme auteur* sur le rôle de la femme écrivaine du XVIIIe siècle

Le narrateur, à travers la voix supposée de l'auteure, Madame de Genlis, fait des lecteurs de la nouvelle des complices de la mauvaise estime que la société du XVIII^e siècle montrait envers les femmes qui voulaient écrire. De la sorte, Genlis nous fait témoins de son expérience personnelle et de ses souffrances comme autrice.

5. 1. 1. Femme intelligente, mais pas femme auteure

Le narrateur de la nouvelle fait toujours l'éloge de la fille aînée, il la décrit supérieure à sa sœur Natalie. Les deux sœurs possèdent « les agréments et les qualités de l'esprit » (Genlis, *La Femme auteur* 20) mais Dorothée se différencie non seulement par sa détermination, mais aussi par son conformisme :

Également incapable d'une lâcheté ou d'une étourderie, elle savait prendre avec courage, lorsqu'il le fallait, une résolution périlleuse ; mais jamais, sans un intérêt de devoir ou de sentiment, elle ne s'exposait au moindre danger ; la témérité n'était pour elle que de la grandeur, de l'héroïsme, et ne fut jamais une folie.

Genlis 20

Néanmoins, Natalie manifeste un manque total de connaissance du monde où elle vit, puisqu'elle est toujours plus occupée avec les arts et « tous les amusements frivoles ». Pour cela, elle « poussa le désintéressement jusqu'à la folie [...] ; sa bonté devint de la faiblesse, son courage ne fut plus que de la témérité, sa franchise que de l'imprudence, et sa bonne foi qu'une crédulité ridicule » (Genlis 21).

Alors, le narrateur de *La Femme auteur* n'hésite pas à considérer Dorothée comme la sœur la plus intelligente et prudente, voire le modèle à suivre pour les femmes du XVIII^e siècle. Étant la fille aînée, Dorothée connaît le fonctionnement de la société et du monde mieux que sa sœur. Alors, le narrateur la choisit pour prévenir et conseiller Natalie quant à ses aspirations de femme auteure, comme illustré dessous :

Faire imprimer un ouvrage, n'est-ce pas dire (au moins) : « Je le crois bon, je crois que mes pensées sont dignes de circuler dans l'univers entier, et de passer à la postérité » ? Voilà ce qu'on nous a dit ingénument dans des millions de préfaces ; et quand le bon goût empêche de s'exprimer ainsi, le public n'en connaît pas moins l'opinion de l'auteur.

Genlis 26

Avant que la protagoniste ne publie son ouvrage et que tous les avertissements de Dorothee — « Prenez garde, Natalie, de vous livrer imprudemment à cette passion... » (Genlis 23) — ne se fassent réels, le narrateur montre que la société, paradoxalement, accepte et applaudit les femmes qui démontrent être intelligentes et qui savent parler, toujours « sans avoir le dessein de montrer de l'esprit » (Genlis 29), c'est-à-dire, sans dépasser ni l'intelligence de l'homme, ni sa rhétorique. C'est ainsi que Germeuil, l'amant de la comtesse de Nangis, tombe amoureux de la protagoniste : « Germeuil la regardait et l'écoutait avec étonnement ; il ne concevait pas que, l'ayant rencontrée plusieurs fois, il n'eût pas éprouvé plus tôt la même impression. » (Genlis 31).

Mais ignorant tous les conseils qu'elle a reçu au long de sa vie, Natalie fait publier une de ses œuvres presque sans le vouloir, simplement pour rendre un service à quelques amis de sa famille (Genlis publia de la même façon sa première œuvre). L'œuvre se fait célèbre, ainsi que l'auteure. Natalie profite du succès du service qu'elle voulait donner, ainsi que du succès d'être devenue auteure : « Tout était doux dans ce début d'auteur ; les motifs, le succès, le résultat » (Genlis 77). Cependant, l'homme qui est tombé amoureux de sa vivacité, son amabilité et son intelligence semble ne pas se sentir à l'aise avec le talent que le personnage principal a toujours eu ; écrire n'appartient pas aux femmes :

Il lui supposait un orgueil qu'elle n'eut jamais. Sa douceur et sa simplicité ne lui paraissaient plus que de la condescendance ; il lui semblait qu'en s'élevant elle s'était éloignée de lui, car il était toujours resté à la même place, et elle avait abandonné la sienne par un essor rapide.

Genlis 78

5. 1. 2. Pourquoi ne pas écrire

Le personnage de Dorothee nous fait comprendre, encore une fois, pourquoi être femme de lettres peut être un travail périlleux. Lorsque la femme se décide à écrire, et la tâche semble être sa passion, comme dans le cas de Natalie, elle doit être prévenue de contrôler sa passion, de ne jamais publier ses ouvrages. Dorothee explique bien clairement les raisons (Genlis, *La Femme* 24-28).

D'abord, Dorothée argumente que le fait qu'une femme écrive est une action contre-nature ; une action immorale et qui n'est pas « d'accord avec la raison » (Genlis 24), parce que quelle caractéristique définit une femme si ce n'est la modestie ? Publier un ouvrage équivaut à affirmer : « Je le crois bon, je crois que mes pensées sont dignes de circuler dans l'univers entier, et de passer à la postérité » (Genlis 26) ; et donc une femme qui écrit et veut se faire imprimer transgresse une caractéristique que lui a été donnée de manière naturelle. La modestie est la « qualité distinctive » (25) d'une femme, celle qui la différencie de l'homme. Alors, Dorothée nous fait comprendre que l'homme n'est pas par nature modeste ; il peut se permettre d'avoir de l'orgueil, de publier ses ouvrages sans être complètement sûr de leur qualité :

— Je vous assure cependant que si je me faisais imprimer, je n'aurais nullement de mes ouvrages une telle idée.

— Qu'importe ? on vous la supposerait ; on en aurait le droit. On pardonne aux hommes cette présomption, mais comment la tolérer dans une femme ?...

Genlis 26

Cependant, Dorothée ne sous-estime pas le talent de sa sœur. En effet, elle est bien consciente de l'intelligence des femmes, ainsi que de leurs capacités d'écriture (« Ils ne nous permettront jamais de les égaler, ni dans les sciences, ni dans la littérature; car, avec l'éducation que nous recevons, ce serait les surpasser » Genlis 28). Elle conseille sa sœur de ne pas écrire, plutôt en la prévenant des dangers qu'une femme auteure aurait dans une société d'ambition, d'orgueil et de « sagesse » masculine :

Ils n'adopteront jamais une femme auteur à mérite égal, ils en seront plus jaloux que d'un homme. Conservons entre eux et nous ces liens puissants et nécessaires, formés par la force généreuse et par la faiblesse reconnaissante : quel serait notre recours, si nos protecteurs devenaient nos rivaux !

Genlis 28

L'écriture, alors, est le territoire de l'homme. Si la femme se décide à écrire, sa procédure doit être soigneuse, suivant quelques règles : elle ne doit jamais publier ses œuvres, son écriture doit se limiter à très peu de thèmes et elle doit faire attention aux critiques.

5. 2. Danger de devenir une femme auteure au XVIIIe siècle

5. 2. 1. On écrit ; mais comment ?

L'essai *De l'influence des femmes dans la littérature française* [...] de Madame de Genlis, donne trois principes essentiels pour qu'une femme puisse écrire. Ces trois règles sont mises en pratique dans la nouvelle *La Femme auteur*. En fait, la nouvelle est le récit du raté d'un de ces principes.

Premièrement, Madame de Genlis déclare dans l'essai que les femmes auteures « ne doivent jamais se presser de faire paraître leurs productions ; durant tout le temps de leur jeunesse, elles doivent craindre toute espèce d'éclat, et même le plus honorable » (*De l'influence* xxiv). Ce conseil, répété à plusieurs reprises par Dorothée, est le principe que Natalie rate, déclenchant ainsi les événements malheureux qui donnent forme à la nouvelle et permettent de percevoir la situation à laquelle la femme qui veut écrire doit faire face.

Puis, la comtesse éclaircit que toute femme qui ose écrire et publier ses œuvres — c'est-à-dire, la femme qui a transgressé le premier principe et veut tout de même continuer à nourrir sa passion — doit écrire sur des thèmes religieux et moraux (« Toutes les bienséances leur prescrivent de montrer invariablement dans leurs écrits le plus profond respect pour la religion, et les principes d'une morale austère » *De l'influence* xxv). Avant de publier son ouvrage, ce principe est correctement suivi par le personnage narrateur de la nouvelle, Natalie. Comme elle déclare, ses ouvrages sont utiles « à la jeunesse, à la religion et aux mœurs » (*La Femme* 24).

Finalement, Genlis, dans *De l'influence* (xxv), conseille aux femmes de lettres de « ne pas répondre aux critiques que lorsqu'on fait une fausse citation, ou lorsque la censure est fondée sur un fait imaginaire ». Encore une fois, Natalie respecte ce principe avec sa première œuvre, ainsi qu'avec la seconde — œuvre très attaquée en comparaison avec la première, où les critiques « attribuèrent faussement à l'auteur des intentions malignes qu'elle n'avait jamais eues » *La Femme* 83). Ainsi, Natalie se défend contre les critiques calomnieuses d'un homme de lettres nommé Surval. Cependant, c'est toujours Dorothée la sœur qui sait mieux survivre dans ce siècle d'hommes. Ainsi, Dorothée

répond à la critique de Surval de manière délicate, modeste et même douce, tel qu'il fallait le faire, selon la comtesse (*De l'influence xxv*) :

Dorothée fut si indignée de celui de Surval, qu'elle ne put s'empêcher de lui écrire à ce sujet. Sa lettre était honnête et mesurée, néanmoins elle contenait tous les reproches que l'on peut faire à un homme qui méprise assez les bienséances pour manquer publiquement aux égards qu'une femme est en droit d'attendre de lui.

La Femme auteur 84.

Le raté des ces principes implique la condamnation de la figure de la femme de lettres, ainsi que de son œuvre, comme dans le cas de Natalie bien illustré dans la nouvelle. Dès sa publication sa première œuvre connaît un franc succès; mais le second ouvrage n'as pas la même chance (« pour cette fois, les journalistes n'eurent pas *la galanterie* qui avait inspiré tant de reconnaissance à Natalie [...]. Ils attribuèrent faussement à l'auteur des intentions malignes qu'elle n'avait jamais eues. » *La Femme 83*). D'ailleurs, le fiancé de Natalie, Guerneuil, se sent trahi et sent qu'il perd sa position supérieure dans leur relation ; alors, petit à petit, sa passion pour Natalie commence à diminuer:

Quoi ! tout le monde à present vous connaît comme moi ! N'est-ce pas une sorte d'infidélité dont votre amant aurait le droit de se plaindre ? Quoi ! ces sentiments si tendres, si délicats, dont l'expression faisait mon bonheur dans vos lettres, je les retrouve dans vos ouvrages ! ces phrases touchantes, inspirées par l'amour, m'appartenaient ; vous me les reprenez pour les publier et pour en faire des fictions ! ...

La Femme auteur 78

Finalement, puisque Natalie n'a pas sù prendre soin de ses affaires en France pendant son exil au moment de la Révolution, car elle s'est occupée uniquement de ses travaux littéraires, elle a perdu toute sa fortune et n'a retrouvé à son retour que « quelques amis, beaucoup d'ingrats et plusieurs ennemis » (*La Femme 99*).

5. 2. 2. « Je vous l'avais bien dit ; je vous l'avais prédit »

Encore dans l'œuvre *De l'influence* (xxii), Madame de Genlis explique que la femme peut parfaitement faire des travaux d'écrivaine, mais sans jamais oublier ses obligations de femme :

Ce ne sont pas des goûts sédentaires qui peuvent distraire les femmes de leurs devoirs ; laissons-les écrire, si elles sacrifient à cet amusement les spectacles, le jeu, les bals et les visites inutiles. Voilà les dissipations dangereuses qui empêchent de bien élever ses enfants, qui désunissent et qui ruinent les familles.

En effet, Natalie, semble ignorer les conditions établis par Genlis, sa créatrice, car elle est trop occupée avec « la lecture et les occupations sédentaires » (*La Femme* 22), et elle ne fait pas suffisamment attention à ses besoins et travaux de femme (« elle n'eut jamais la possibilité de réfléchir et de travailler sur elle-même » 22). En conséquence, sa personne est présentée comme savante de la théorie, mais ignorante de la pratique. C'est pour cela qu'elle ne sait pas se débrouiller correctement dans son entourage : « ne sachant ni se contraindre, ni s'ennuyer de bonne grâce, elle choquait souvent, par des saillies imprudentes, ceux qui la rencontraient » 22).

Le personnage modèle de la nouvelle, Dorothée, explique bien clairement qu'en devenant auteure, Natalie perdrait « la bienveillance des femmes, l'appui des hommes » (*La Femme* 28). Ainsi, la première réponse à son nouveau travail comme auteure arrive de la part de Germeuil : il semble avoir été attaqué par une crise de jalousie, ou bien par une menace à son orgueil (*La Femme* 78). D'ailleurs, au moment où Natalie souffre le rejet de la critique, Germeuil se positionne plutôt en faveur de ceux qui ont décidé de diffamer l'œuvre et la figure de sa fiancée : « Il eut presque l'air de triompher en lisant les extraits satiriques » (88). Elle a perdu donc le soutien des hommes — l'un d'entre eux était, en plus, l'homme auquel elle allait se marier—, comme Dorothée l'avait prévenu. Ensuite, Natalie se rend compte qu'après la publication de son premier ouvrage, elle a perdu la position qu'elle avait auparavant en société. En effet, tout le monde semble avoir changé son discours et la manière d'agir lorsqu'elle se trouve avec eux :

Elle finit par trouver ennuyeux et ridicule que personne ne pût l'aborder sans se croire obligé de lui parler de son ouvrage : elle remarqua sur plusieurs visages une expression qui lui

déplut ; elle s'aperçut qu'on n'avait plus la même bienveillance pour elle, et que, loin d'avoir elle-même dans la société le même agrément, elle y portait toujours une sorte de contrainte.

La Femme 79-80

Cependant, la réponse aux désirs et essais de Natalie d'être écrivaine arrive à la fin, quand elle doit rentrer en France pendant la Restauration. Elle s'est « uniquement livrée à ses travaux littéraires » (*La Femme* 98), elle n'a pas soigné ni ses fortunes, ni ses amitiés. De la sorte, elle rentre totalement ruinée, sans amis et avec beaucoup d'ennemis. Et tout cela, comme Natalie l'avoue, pour n'avoir pas fait attention à l'exemple et aux conseils de Dorothée (99).

6. Conclusion

Nous avons remarqué que la position de la femme au XVIII^e siècle restait en matière d'égalité très inférieure à celle de l'homme. Effectivement, c'était l'homme l'être qui profitait et participait aux avances politiques et sociales et son sexe celui qui pouvait profiter d'un renom quant à sa production artistique, tandis que la femme restait un être dont l'intégrité était toujours en débat et qui ne pouvait pas participer ni en politique ni en société... Et encore moins en littérature : comme l'œuvre *La Femme auteur* de Madame de Genlis montre et avertit, être une femme de lettres au XVIII^e siècle n'était pas recommandable du tout. La société n'admettait pas qu'une femme puisse avoir la moindre inquiétude littéraire, et surtout, elle ne devait pas égaler la création artistique des hommes et par conséquent, gêner à leur succès. On comprend ainsi que c'est depuis son expérience personnelle que Genlis construit une fiction qui dénonce et prévient la situation de la femme.

Son texte explique pourquoi les femmes auteures du XVIII^e siècle sont si peu nombreuses et leurs œuvres retrouvent tant de difficultés dans leur contexte socio-historique. Sa création artistique reste très limitée — elles ne peuvent pas écrire, ou elles sont « interdites » d'écrire en genre majeur — n'ayant la possibilité que d'écrire sur la religion, la morale ou la bonne conduite. C'est-à-dire, sur des thèmes supposés féminins, ou que les hommes ont fixé comme tels. Cependant, les auteures du XVIII^e siècle se détachent à l'intérieur de ce schéma si restreint, bien en écrivant une

considérable somme d'œuvres, ou bien en inventant des nouveaux genres dans ces genres mineurs.

Madame de Genlis appartient au groupe des femmes qui a su faire fleurir son génie en s'adaptant aux contraintes que la société lui dictait en publiant un immense nombre d'œuvres en genre mineur— œuvres sur les thèmes permis tels que la religion, l'éducation, la philosophie ou la morale — triomphant de la concurrence masculine, se créant un nouveau public sur les cendres de la Révolution et aussi en inventant des nouveaux genres. Mais surtout, elle appartient au groupe réduit qui a pu gagner sa vie en écrivant, privilège qui à l'époque n'appartenait qu'aux hommes et à très peu de femmes. Si cela ne suffit pas, elle a exercé comme gouverneur des enfants d'Orléans — dont l'un d'entre eux est devenu roi de France — ; poste qui jusqu'à l'époque n'avait appartenu qu'aux hommes.

La transcendance de la comtesse reste presque oubliée dans les lettres d'aujourd'hui, mais n'oublions pas que cette comtesse a vécu le temps suffisant pour écrire les dix volumes de ses mémoires, a participé à quatre étapes fondamentales de l'essor de l'histoire moderne en France, a vu ses œuvres traduites à une infinité de langues et a mérité tout un essai de Sainte-Beuve au XIX siècle. Un texte qui mon seulement critique sa personne, comme on a vu, mais qui reconnaît et admire son œuvre. De cette façon, Madame de Genlis reste après trois siècles la femme de lettres qui a su s'adapter parfaitement à une société limitative quant à la qualité de sa production littéraire, mais plus spécifiquement, comme exception qui a su faire de sa passion son travail, et de son travail sa vie, occupant ainsi dans l'histoire et la société du XVIIIe siècle une place privilégiée qu'à l'époque semblait inconcevable pour une femme.

Bibliographie

Œuvres de Madame de Genlis

Genlis, Madame de. *De l'influence des femmes dans la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs ou précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*. Paris : Maradan, 1811.

Genlis, Madame de. *La Femme Auteur*. Paris : Gallimard, 2007.

Genlis, Madame de. *La Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable Philosophie*. Paris : Polytype, 1787.

Genlis, Madame de. *Mémoires*. Édition de Didier Masseur, Paris : Mercure de France, 2004.

Sources directs

Beaumarchais, Jean Pierre, et al. *Dictionnaire des Littératures de Langue française*. Vol. II. Paris : Bordas, 1984.

Brouard-Arends, Isabelle. Introduction. *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs aux trois différents plans d'éducation des Princes et des jeunes personnes de l'un et l'autre sexe*. Par Madame de Genlis. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2006.

"Characters of Contemporary Foreign Authors and Statesmen." *The London Magazine*, Vol. II, August-December 1828, p 76-79.

Chroniques pittoresques et critiques de l'œil de bœuf, des petits appartements de la cour et des salons de Paris, sous Louis XIV, la Régence, Louis XV et Louis XVI. Tome VIII. Paris : Gustave Barba, 1845.

- Dulong, Claude. « Disidencias : de la conversación a la creación ». Duby, Georges et Michelle Perrot, *Historia de las mujeres : del Renacimiento a la Edad Moderna*. 425-451. Madrid : Taurus, 1992
- Godineau, Dominique. *Les femmes dans la France moderne : XVIe-XVIIIe siècle*. Paris: Armand Colin, 2015.
- « Gouverneur d'un jeune homme ». *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. 1782.
- Masson, Nicole. *Histoire de la littérature française du XVIIIe siècle*. Paris : Éditions Champion, 2003.
- Moers, Ellen. *Literary Women*. New York : Oxford University Press, 1985.
- Naudin, Marie. «Stéphanie-Félicité, Comtesse de Genlis (1746-1830). *French Women Writers*, edited by Sartori, Eva Martin and Dorothy Wynne Zimmerman. Lincoln et Londres: University of Nebraska Press, 1994.
- Reid, Martine. Présentation. *La Femme auteur*. Par Madame de Genlis. Gallimard, 2007. 7-13.
- Rousseau, Jean-Jacques. « À M. d'Alembert ». *Collection complète des œuvres de J. J Rousseau*. s. n. é. 1782.
- Rousseau, Jean-Jacques. « Émile ou de l'éducation ». *Œuvres complètes de J.J Rousseau, citoyen de Genève*. Paris : 1826.
- Sainte-Beuve, Charles-Augustin. « L'Œuvre de Madame de Genlis ». *Causeries du Lundi*. 15 vols. Paris : Garnier, 1852. 3 : 19-37.

Simonin, Charlotte. «Deuxième sexe, deuxièmes genres ? Femmes auteurs et genres mineurs». Bahier-Porte, Christelle et Régime Jomand-Baudry. *Écrire en mineur au XVIIIe siècle*. 151-166. Paris : Desjonquères, 2009.

Vázquez, Lydia. *L'orgasme féminin au XVIIIe siècle. Libération ou nouvel asservissement ?* La Rochelle : Himeros, 2014.

Vigée Lebrun, Louise-Élisabeth. *Souvenirs 1755 – 1842 : « Les femmes régnaient alors, la Révolution les a détrônées »*. Paris : Tallandier, 2009.

Woolf, Virginia. *A Room of One's Own*. Harcourt, 1981

Zemon Davis, Natalie et Arlette Farge. «Introduction». Duby, Georges et Michelle Perrot, *Historia de las mujeres : del Renacimiento a la Edad Moderna*. 11-17. Madrid : Taurus, 1992

Sources indirects

Ferrières, Madame de. *Mémoires de la Marquise de Ferrières*. Édition de Hervé Mathurin. Bonnes : Gorgones, 1998.

Navarre, Marguerite de. *Les Marguerites de la Marguerite des princesses, tresillustre royne de Navarre*, 1547. Paris : Librairie des Bibliophiles, 1873.